

MÉLANGES RELIGIEUX,

POLITAIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi 24 Octobre 1848. No. 12.

LE LIBAN.

Statistique de la population chrétienne.—Etat ancien de la Montagne et des chefs qui l'administraient.

Le Liban apparaît à la plupart des catholiques dans un vague et poétique lointain, couronné de la double auréole des souvenirs bibliques et chevaleresques; tout ce qui en arrive à travers ce milieu enchanteur perd les proportions et les formes de la réalité pour revêtir celle d'une fiction religieuse et héroïque, transformation agréable à l'imagination, mais dangereuse et pour le jugement qu'elle égare et par les déceptions qu'elle amène. La vérité, dernier mot de l'observation consciencieuse des lieux et des faits, est préférable: outre qu'elle satisfait et fixe la raison, elle découvre encore la marche à tenir pour servir ceux que l'on aime. Le peintre et le sujet d'un tableau flatté ou menteur finissent bientôt par être dédaignés, et l'efficacité des remèdes pour le malade dépend de la juste connaissance de son état.

Si ce que nous allons dire déconcerte des opinions préconçues sur des rapports plutôt intéressés que fidèles, et d'après des sympathies plus généreuses que bien raisonnées, qu'on ne l'attribue point à la sottise vanité, de contredire et à la maligne jouissance de détruire des illusions acceptées et chères. Nous admirons l'infatigable charité de nos catholiques, qui, non contents de subvenir aux misères intérieures de la France, prennent encore à charge celle du dehors, et trouvent toujours pour des frères étrangers des amonnes et des consolations; nous applaudissons à la société de secours formée spontanément en faveur des chrétiens de la Syrie, sous le patronage des noms les plus recommandables: l'on de venir jeter des paroles de découragement sur cette œuvre inspirée par des sentiments si louables, nous criions au contraire plus fortement: "Donnez, donnez encore!" Il y a ici des infortunes extrêmes et sans nombre, des maux urgents à réparer; chaque obole disséminée ainsi loin de la patrie, pour le bien ou pour la vérité, retombe sur nos têtes en pluie de mérites et de grâces et désarme la justice divine prête à châtier nos propres fautes; donnez... et vous éprouverez la justesse de cette belle maxime ayant cours parmi les peuples que vous secourrez: "L'aumône enrichit." Seulement, nous croyons devoir insister le motif de ces dons, afin d'en éclaircir peut-être l'emploi et de le rendre plus profitable.

D'abord, nous jugeons aussi fautive qu'inopportune la pensée qui cherche à faire d'un simple acte de bienfaisance une question politique, mêlant ainsi des vues d'intérêt national aux sentiments d'humanité, et rendant suspect ou compromettant le bien qu'on se propose. A l'appui sont produits de prétendus témoignages qui grossissent démesurément le chiffre de la population chrétienne du Liban, triplent l'étendue du territoire qu'elle occupe et rendent spécieuse l'hypothèse de sa constitution en principauté distincte et indépendante depuis le sixième siècle de notre ère jusqu'aux événements de 1840. Ainsi l'on évalue les sujets de l'Emir à 1,082,000 chrétiens et à 168,000 musulmans, tandis que la Syrie tout entière ne renferme pas même ce nombre, que Volney a pu porter à 2,300,000, mais que les guerres, la peste, la mauvaise administration, la famine et la polygamie, ce germe destructeur des sociétés musulmanes, ont progressivement diminué et réduit à peine à 1,100,000.

Le Liban, qu'une supposition gratuite prolonge d'un côté jusqu'à Antioche et de l'autre par-delà Jérusalem n'a jamais formé sous le prince Béchir, même au moment de sa plus haute fortune, qu'un gouvernement limité au nord par Tripoli, et au midi par Saïda, territoire ayant tout au plus une trentaine de lieues en longueur, sur dix de large, en allant vers l'est de Tripoli à Baalbeck ou de Saïda à Hasbeyan. Nous Pavouons, il est moins facile de déterminer aussi exactement la somme totale de la population dans un pays où n'existent point d'actes de l'état civil et dont les chefs ont différents motifs de cacher le nombre de leurs administrés, soit afin de diminuer l'impôt de la capitation, soit aussi pour s'envelopper d'une certaine obscurité favorable en définitive à leur puissance, vu le penchant naturel des orientaux à l'hyperbole et à l'exagération. Néanmoins, il est possible d'arriver à une donnée probable en prenant le moyen terme des différentes évaluations. Quelques uns ne portent qu'à 130,000 tous les chrétiens, tandis que d'autres doublent ce chiffre, ce qui donnerait en ce cas une population de 261,261 âmes par lieue carrée, c'est à dire, si nous ne nous trompons pas, 202 âmes de plus que le département du Nord en France. Or, cette supposition est insoutenable pour quiconque a parcouru et examiné les différents plans et étages de cette montagne, masse calcinée tout à fait stérile en beaucoup d'endroits et où le moindre jardin est conquis à force de bras et de sueurs sur la roche et le gravier. Nous choisissons donc l'opinion intermédiaire, qui nous semble aussi la plus exacte et qu'appuient ces renseignements communiqués par des personnes compétentes.

Districts.....	24
Villages.....	662
Juifs.....	290
Métémis (1).....	6,985

(1) Race aujourd'hui peu répandue dans la Montagne et qui tient à la secte mahométane des Persans. Dans ce tableau nous ne comprenons pas la population des villes de la

Musulmans sunnis...	7,160
Druses.....	26,245
Chrétiens.....	153,035

Total.... 193,715

Au fond, la différence de quelques milliers d'âmes est insignifiante; mais il nous intéresse de faire toucher du doigt l'inconcevable multiplication de ce chiffre, jusqu'à 1,250,000. Il ne peut y avoir là ni méprise ni faute d'impression; l'auteur de la Notice sur les Maronites (2) le pose en tête de son travail comme point d'appui d'un système avec lequel il espère expliquer et défendre leur cause. Préoccupé de l'idée de trouver dans la Montagne les éléments d'une nationalité capable de se suffire et de subsister par elle-même, il nous la représente toujours autonome et libre au milieu des révolutions successives qui ont bouleversé la Syrie. Si l'auteur précité se fut borné à prouver que les descendants des Maronites ont su courageusement maintenir leur indépendance religieuse, et s'il eût plus fortement insisté sur la conservation de ce droit, qui fit perpétuellement de la Montagne un lieu de refuge et un asile pour les persécutés, il serait dans le vrai et ne gâterait point la cause qu'il a si fort à cœur; mais comment nous persuaderait-il qu'après la domination temporaire des croisés, les Maronites aient pu tenir tête à une force qui avait abattu les princes chrétiens, lorsque les chroniques contemporaines affirment qu'ils furent soumis tour à tour aux princes arabes ou turcomans d'Allep, et aux Mamelouks de l'Égypte? Ce que tout le monde sait et ce qui importe surtout ici, c'est que le 1588 Ibrahim-Pacha, général du sultan ottoman Amurat III s'empara de la Montagne et imposa un tribut toujours ensuite payé à la Porte. Cependant les Maronites n'étaient point seuls; ils avaient gagné des alliés puissants dans les Druses, secte bâtarde du musulmanisme que l'intolérance avait aussi contrainte de se réfugier dans le Liban. Liés par la nécessité commune de défendre leur liberté de conscience, les uns et les autres puisaient dans cette union une force de résistance que la division introduite depuis malheureusement chez eux leur a fait perdre. Les Druses, de mœurs plus guerrières et ayant, comme nous le dirons ensuite, une foi ambiguë et élastique qui leur permet d'accepter et de suivre extérieurement la religion dominante, furent préférés aux chrétiens par les ottomans. Ibrahim choisit et constitua donc un chef druze, responsable du tribut annuel et chargé d'administrer les siens ainsi que les Maronites. Ceux-ci sont alors comme efflués politiquement, et la langue turque n'a cessé d'exprimer cette prépondérance de leurs voisins, en appelant la Montagne entière *Duzi daghen*, ou montagne du Druze. Ce chef administrateur, dit *Cheik*, et traduit dans notre langue par *Vieux de la Montagne*, étant élu et confirmé par un pouvoir musulman, devait être musulman lui-même; mais les points de contact existants entre le culte des Druses et l'islamisme leur permettent de passer à ce culte quand ils y trouvent un intérêt quelconque, et plusieurs chefs, réputés pour musulmans, étaient probablement restés druzes. C'est ainsi qu'ils élaborent le célèbre Fakhr-Eddin, qui, dans le dix-septième siècle, trouva dans son courage et dans ses talents assez de ressources pour soutenir quelque temps avec succès une lutte ouverte contre la porte. Sa famille est la première qui sache user de sa puissance ou de son habileté pour conserver et se transmettre comme héréditairement le commandement de la Montagne. Il n'y avait à ce point, au droit de succession reconnu; la confirmation de la porte était toujours requise, et si des compétiteurs ne se présentaient pas, c'est qu'ils ne pouvaient lutter de crédit ou d'influence.

Cette remarque fait resortir l'étrange illusion de l'auteur de la notice, qualifiant de dynastie les familles de ses chefs. Ainsi, après celle de Fakhr-Eddin, "au commencement du dix-huitième siècle, les grandes familles maronites, dit-il, portèrent au trône la dynastie des Schehab." Ne croirait-on pas le Liban un royaume de France en miniature, ayant sa dynastie mérovingienne, carlovingienne, etc., etc., dont l'héritier présomptif est proclamé et confirmé par les hauts barons et les seigneurs assemblés! Et lorsqu'on ajoute que ce mode de gouvernement s'est prolongé jusqu'en 1840, combien ne peut-on pas aisément prévenir et imposer l'opinion, qui doit naturellement demander compte du renversement de ce trône et de cette dynastie? De là des jugements et des exigences qui ont le funeste effet de gêner l'action de notre politique extérieure, de la lancer dans une fausse route, comme il est arrivé au sujet du pacha d'Égypte, qu'on appellait aussi, toutefois avec quelque apparence de raison, fondateur d'une dynastie et d'un empire arabe, et en somme de nous attirer des échecs et des risées. La cause du mal vient de ce que l'on porte au dehors des préoccupations intérieures et personnelles et que l'on cherche à associer à sa cause celle des peuples étrangers, placés pourtant dans des conditions toutes différentes. Les renseignements et les témoignages reçus perdent leur couleur locale et naturelle, et se transforment sous la plume qui les recueille en arguments corroboratifs d'une pensée individuelle et fixe.

Certes, il faut étudier gravement, ce nous semble, des sociétés que les idées, les mœurs et les langues separent encore plus de nous que l'espace, s'identifier à elles en faisant abstraction de sa propre nationalité, et côté qui, étant le siège de l'autorité turque, formaient, comme actuellement encore, un gouvernement séparé. Saïda à 6000 âmes, Beyrouth 20,000 et Tripoli 14,000.

(2) Rapport 10, publié par la Société de secours.

ne pas envisager seulement le petit point que l'une d'elles occupe, mais songer encore aux rapports qui l'unissent à d'autres, ses voisines, et au tout dont elles font partie. De la sorte découvrirait-on peut-être une solidarité commune et un intérêt général fort préférables à des intérêts secondaires et particuliers, c'est à dire que la question des catholiques du Liban pourrait n'être, comme nous essaierons ensuite de le montrer, que celle de l'avenir du catholicisme lui-même dans tout l'empire turc. En attendant nous invitons chaque lecteur jaloux seulement des intérêts chrétiens à venir avec nous parcourir et visiter en tous sens la Montagne, à interroger le Maronite et le Druze, à s'asseoir à la table de l'Emir et du paysan, à écouter les plaintes et les accusations réciproques, les regrets et les vœux, à faire la part des qualités et des défauts inhérents pour ainsi dire au sol, à examiner les habitudes locales de quelques familles, à tenir compte de leurs rivalités et à rechercher surtout le profit qui tiré le peuple de leurs querelles et de leurs luttes ambitieuses, nous soustrirons d'avance au jugement qui serait alors porté sur certaines théories occidentales qu'on veut adapter à l'Orient, bien qu'elles n'y aient jamais été comprises et encore moins pratiquées.

EUGÈNE BORE.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

LES SICILIENS.—À l'occasion de la chute de Messine, le président du gouvernement provisoire de la Sicile a publié la proclamation suivante: "Siciliens, Messine a tenu la parole solennelle donnée par elle, de s'ensevelir sous ses propres ruines, plutôt que de courber le front sous le joug odieux du tyran. Déjà la mitraille, les bombes et l'incendie ont presque effacé du sol la Varsovie, la Missoloughi sicilienne. Déjà des pieds vandaux de lâches soldats du Bourbon ont profané le sol sacré de l'héroïque cité.

"Pendant quatre jours entiers, les vils et féroces satellites de Ferdinand, battus dans chaque attaque, refoulés dans la citadelle avec des pertes énormes, ont fait pleuvoir, des forts et des batteries de leurs vaisseaux, une grêle d'obus, de bombes, de grenades, de fusées à la congrève, et nous avons dû abandonner une ville que, dans leur rage et leur rage de ne pouvoir la vaincre, ils avaient changée en un monceau de ruines fumantes.

"Devant cette terrible catastrophe, le premier devoir du gouvernement provisoire a été de pousser ce cri qui trouvera de l'écho dans toute la Sicile: *Vengeance! vengeance!!!*"

"Oui, tout le pays est prêt à suivre le glorieux exemple de Messine. Mais à nulle autre part, comme à Messine, il n'y a une citadelle inexpugnable qui permette à des lâches qui s'y sont renfermés à l'abri de tout danger, de renverser et de réduire en cendres une ville tout entière; et, dans un combat d'homme à homme, dix de nos frères valent cent de ces traîtres. Guerre donc, et guerre à extermination avec les Bourbons! Messine! Messine! que tel soit notre cri de ralliement et de bataille! Et qu'on se revivir de cette héroïque cité, qui a mieux aimé se laisser réduire en cendres que de transiger avec l'ennemi, que notre courage devienne une sainte fureur!"

"Siciliens! Messine s'est posée en sentinelle avancée de toute la Sicile; elle est tombée pour nous, victime noble et volontaire. Montrons-nous dignes de son généreux dévouement: suivons son exemple, et nous pourrons la venger.

"Que nos demeures servent d'asile aux valeureux enfants de la cité qui n'a pu être vaincue; partageons avec eux notre pain; et lorsque l'heure de l'exécution sera sonnée, de nos propres mains nous rebâtirons Messine, et la ferons sortir plus belle et plus majestueuse de ses ruines glorieuses."

LAZZARONI ROYALISTES ET LES LIBÉRAUX.—La rixe sanglante entre les lazzaroni royalistes et les libéraux est éteinte, de même que la nouvelle de la destruction totale de Messine, avec une perte énorme de ses royalistes.

Une grande partie des troupes est restée ensevelie dans la ville sous les débris qui avaient été pratiqués à l'avance. Quinze chaloupes chargées de troupes royales ont été coulées bas par l'artillerie des Siciliens.

Le bateau à vapeur *Saint-Georges* arrivé de Naples, fournit d'autres détails. Les assauts, très tentatives de débarquement ont été faites sur Messine. Les deux premiers ont été vigoureusement repoussés; c'est dans le second assaut qu'un grand nombre de barques a été coulées bas par les Siciliens; sur ces entrefaites les bombes et les boulets pleuvaient sur la malheureuse cité dans laquelle n'étaient restés que les citoyens capables de porter les armes.

Le troisième assaut, secondé par une puissante sortie de la citadelle, a réussi; les troupes royales ont pris pied. Mais tout n'était pas fini. Les Siciliens, avec une admirable obstination, ne retirèrent qu'en disputant pied à pied les rues barricadées dans lesquelles la résistance pouvait se prolonger; attendu que par la position topographique de Messine les rues montent de la rive au sommet de la colline. Lorsqu'on ne pouvait plus tenir dans une rue, on mettait le feu aux mines; de cette manière la perte des assaillants a été énorme, sans toutefois monter au chiffre exagéré porté par les premiers rapports.

Le *Saint-Georges* a été abordé près de Procida par un pyroscopie de guerre français, qui lui a remis des dépêches pour Marseille. Interrogé sur les affaires de Messine, le capitaine français a répondu: "Quo le carnage était suspendu et qu'on était sur le point de conclure une trêve." Cela prouve que le général napolitain avait besoin d'attendre des renforts. La flotte anglo-française n'est intervenue, comme on le voit, que lorsque le feu avait accompli leur œuvre meurtrière.

BAVIÈRE.—Le gouvernement bavarois persiste dans son intolérance à l'égard des institutions catholiques, et les autorités provinciales s'empressent de le secondar de tout leur pouvoir. Avant son abdication, le roi Louis de Bavière avait assigné sur sa cassette particulière une somme de 11,000 florins (24,100 francs), pour servir de premiers fonds à la dédicace d'une maison-mère de la congrégation *des pauvres sœurs des écoles*, et cette royale munificence avait combié de joie toute la population catholique de la Bavière rhénane. Mais le gouvernement provincial résidant à Spire, et composé en grande majorité de conseillers protestants, vient de présenter au roi Maximilien une pétition tendant à faire supprimer cette allocation, afin, dit-il, de détourner de la jeunesse féminine les graves inconvénients d'une éducation monacale. Cette résolution du conseil a paru si oppressive à l'égard des catholiques à un des bourgeois de Spire, que, bien que protestant, il a donné sa démission sévère tenante en prononçant ces belles paroles: "Que le gouvernement cherche un autre instrument que moi pour coopérer à l'exécution d'une si détestable tyrannie."

LES LOUPS.—Jamais, écrit-on des Basses-Alpes, les loups n'étaient montrés, comme cette année, affamés et menaçants. Dans la nuit du 20 au 21 janvier, trois jeunes gens se rendant de Riez à Digne, furent assaillis, sur la plaine de Puis-Masson, par quatre de ces animaux, et purent d'autre parti à prendre que de se réfugier sur les amandiers qui bordent la route. Les loups se portèrent au pied des arbres, attendant patiemment l'issue de leur attaque et insensibles aux cris, aux menées et aux projectiles lancés contre eux. La diligence de Marseille arriva environ une heure après en ce lieu, et le postillon, trompé par l'obscurité, crut reconnaître au loin quatre hommes postés sur la route. Son erreur ne fut pas de longue durée; les voyageurs avertis poussèrent des cris et lancèrent des allumettes enflammées contre les loups. Tous leurs efforts n'aboutirent qu'à éloigner momentanément ces quadrupèdes. Enfin, après une nuit d'angoisse et de terreur, les trois jeunes gens, transis de froid, purent quitter leur demeure arrienne, les loups ayant gagné le large à l'apparition du jour.

Blanqui a élevé la voix du fond de sa prison. Une affiche par lui engageait les hommes de son parti à voter pour les socialistes sous peine de voir Paris transformé en désert. Cette affiche a causé un certain émoi dans la rue neuve des petits Champs, près le passage Choiseul. Les citoyens qui venaient de la lire et qui ne partageaient point cette opinion se mirent en devoir de l'arracher. Déjà ce projet avait reçu un commencement d'exécution, lorsque d'autres individus voulurent empêcher la libération de l'affiche. Une discussion s'engagea, s'animant de plus en plus, puis elle dégénéra en lutte. De là un rassemblement qui barra presque la rue et menaçait de prendre certaines proportions, quand les gardiens de Paris parvinrent à dissiper la foule et calmèrent tout le tumulte en empêchant que l'affiche fût déchirée.

UN ÉMIR.—L'émir Béchir, "le Liban, dont la déchéance a été prononcée lors du traité de 1840, vient d'obtenir du Divan l'autorisation de se rendre en France. On sait que ce prince habite Constantinople, où il vit de la manière la plus modeste d'une petite pension que lui fait la Porte, aux termes d'une stipulation faite en sa faveur par les puissances.

La Turquie lui avait toujours refusé la faculté de se rendre à Paris, où il a manifesté plusieurs fois l'intention de venir pour faire valoir ses droits, et elle n'a cédé, dans cette dernière circonstance, qu'aux sollicitations pressantes de notre ambassadeur.

CONGRÈS.—Les journaux belges annoncent pour le 20, l'ouverture du congrès universel des *Amis de la paix*. Deux cents députés environ des sociétés de ce nom, venant d'Amérique et d'Angleterre, sont attendus pour le 19 à Bruxelles, où doivent se rencontrer des convies des divers États de l'Europe. Le congrès siégera trois jours, et s'occupera des moyens propres à hâter l'établissement d'une juridiction internationale. Il sera présidé par le vénérable Helice Burretti, des États-Unis, et la vice-présidence est réservée à un Français, dans la personne de M. François Bouvel, représentant du peuple.

NÉGOCIATIONS ANGLAISES AVEC ROME.—On mande de source certaine à Dublin, que les négociations entamées avec le Saint-Siège, par le gouvernement anglais au sujet de la question des collèges de l'île de Rhé, ont complètement échoué. Le Pape se serait prononcé contre le projet en faveur des objections élevées par le turbulent titulaire de Tully. Suivant la même autorité le grand réformateur aurait également mis son veto sur le bill des relations diplomatiques avec Rome; de sorte que sir Robert Inglis et M. Chisholm, Auctey auraient droit aux satiriers qui ont peint le front de l'archevêque Machale. (*Times*, 18 septembre)

Correspondance particulière des Mélanges Religieux.

M. le Rédacteur.

J'ai assisté hier avec bien d'autres à la lecture de M. Escalonne sur les lois, leur origine et leur utilité dans l'édification "soi sociale."

Si ce professeur est juste, il doit reconnaître que le jugement de l'auteur est libre comme la pensée du professeur et lui-même, ainsi qu'il le dit, est indépendant et libre.

Or, à part l'éloge de son discours (que je laisse à d'autres qui s'en acquitteront mieux), j'ai aussi de la liberté naturelle des opinions pour présenter à M. Escalonne ma pensée sur le propre terrain de la critique que lui-même a abordée.

M. Escalonne, après avoir terminé sa lecture, a fait une petite allocution touchant la jeunesse de Montréal, les sentiments nobles et purs qui l'animent dans la voie des réformes; c'est donné pour son tuteur et son appui pour le renouveau de trois barrières odieuses contre lesquelles la jeunesse de Montréal aurait eu ou aurait encore à lutter; savoir:

1° La superstition; 2° L'ignorance; 3° Le fanatisme. Maintenant, pour être en état de décider si c'est à tort ou à raison qu'on a élevé des barrières contre les progrès, ou